Ami du Clergé du 26 octobre 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — XLII. 5e Dimanche après l'Epiphanie : Humanité nouvelle, 305.
Fête des Saintes Reliques. — Exemple et leçon d'espérance, 306.
Noces d'or sacerdotales. — La vie du prêtre est une vie d'amour, 308.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CII. Le Luthéranisme hors de l'Empire, 310. — CIV. Le Calvinisme en France, 312.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

XLII

24e Dimanche après la Pentecôte (5e après l'Epiphanie)

HUMANITÉ NOUVELLE

Mes frères,

La messe de ce jour est celle du Ve dimanche après l'Epiphanie, et dimanche prochain ce sera celle du VIe, parce que ces deux dimanches n'ont pu être célébrés en leur temps, en raison de la date de Pâques.

Dès la Collecte nous trouvons matière à méditation. « Nous vous en supplions, Seigneur, dit-elle, **gardez votre famille...** » N'allons pas plus loin. Ce seul acte va dominer toute la liturgie du jour.

Nous sommes donc la « famille » de Dieu. Ce mot de « famille » signifie, aujourd'hui, la parenté seulement. Chez les anciens, il signifiait toute la maison : les serviteurs, les domestiques, les esclaves, en même temps que la lignée du maître. C'est sur le modèle du « Père de famille », des Romains qui était une sorte de Roi au foyer, ayant des pouvoirs presque illimités sur son épouse et ses enfants, que l'on concevait Dieu, le maître de toutes choses. Mais tout ce qu'il y avait d'excessif, de violent et parfois d'inhumain, dans le concept du « Père de famille », au point de vue purement légal, chez les Romains, était adouci, harmonisé, embelli, dans la conception chrétienne. Dieu est un Père pour nous, mais un Père tout aimant, un Père qui nous admet dans son intimité et nous fait participer à sa nature même.

I. — *L'Epître : Qualités des enfants de Dieu*

En parfaite concordance avec cette pensée de la « famille chrétienne » en tant qu'elle est la « famille de Dieu » même, S. Paul écrivant aux Colossiens, entreprend de nous décrire ce que doit être la vie de famille parmi nous. Il est peu de pages plus mémorables dans son œuvre, tout l'idéal de la vie chrétienne y est résumé. Et il y a une distance si énorme entre cet idéal et la manière de vivre des païens d'alors et de tous les temps, qu'on peut bien dire que S. Paul y décrit une « humanité nouvelle », l'humanité régénérée, reconstruite par Jésus-Christ :

« Mes frères, dit S. Paul, revêtez-vous donc, comme il convient à des élus de Dieu, saints et bien-aimés, de sentiments — littéralement : d' « entrailles » — de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie et de patience, vous supportant les uns les autres et vous pardonnant mutuellement les sujets de plainte que vous pouvez avoir : comme le Seigneur vous a pardonné, pardonnez vous aussi. »

Description bien émouvante; ces vertus qui doivent être les nôtres : miséricorde, bonté, humilité, modestie, patience, support mutuel, pardon des injures, étaient bien peu connues jusque-là ! Mais prenons garde au motif invoqué par S. Paul : nous devons pratiquer ces vertus parce que cela convient à des « élus de Dieu, saints et bien-aimés ». « L'esprit de famille » prend donc sa source d'abord dans le choix de Dieu, dont nous sommes l'objet, dans la sainteté qu'il attend de nous et dans l'amour dont il entoure les « bien-aimés » que nous sommes. Ce même esprit de famille a aussi sa source dans l'exemple donné par Jésus-Christ : pardonnez, nous dit S. Paul, comme le Seigneur nous a pardonné. Qui ne penserait ici au mot de Jésus sur sa croix : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Et tout cela nous conduit à la phrase centrale de l'épître : « Par dessus tout cela, ayez la charité, qui est le lien de la perfection ». Affirmation qui devrait être toujours présente à nos esprits : voulez-vous être parfaits ? voulez-vous accomplir ce précepte du Christ : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », il vous suffit de mettre en pratique ce mot de l'Apôtre : « la charité est le lien de la perfection ». Double amour : envers Dieu et envers le prochain, tel est l'essence de l'esprit de famille, au sein de l'Eglise chrétienne.

La seconde partie de l'épître n'est pas moins belle :

« Que la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés pour former un seul corps — il s'agit du « corps mystique du Christ » — règne dans vos cœurs. »

En fait de paix, nous ne pouvons être sûrs, ici-bas, que de celle-là : la paix de l'âme unie à son Dieu.

« Que la parole du Christ, continue S. Paul, habite en vous abondamment, en toute sagesse. »

Vous avez compris que par ce mot « parole du Christ », S. Paul veut dire tout l'Evangile, tout l'esprit qui s'y trouve enseigné aux hommes, notamment dans le «Sermon sur la montagne », ou les « Huit Béatitudes ».

« Instruisez-vous les uns les autres, conclut S. Paul, par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, **chantant à Dieu dans vos cœurs,** en témoignage de reconnaissance ! »

« Chantant à Dieu dans vos cœurs » ! C'est toujours le mot de Bossuet : « Le cœur du chrétien est une fête perpétuelle ». La paix s'unit donc en nous à la joie. Non, la religion n'est pas triste; elle doit être toujours joyeuse, parce qu'elle est union d'amour au Roi des rois, au

Maître de la bonté et de la douceur, au Seigneur de la vie et de la félicité.

Ce Roi des rois, vous l'avez deviné, c'est Jésus-Christ et nous devons vivre constamment sous son regard :

« Quoi que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites-le au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père, par N.-S. Jésus-Christ. »

N'est-il pas clair que celui qui accomplirait cette recommandation dans toute son étendue serait un grand saint !

II. — *L'évangile : L'ennemi du royaume de Dieu*

L'évangile nous présente une vision du monde bien différente. Non qu'il contredise, si peu que ce soit, aux exhortations de S. Paul à la « famille de Dieu », mais Notre-Seigneur veut nous avertir que l'humanité, bien que tout entière invitée à faire partie de cette famille, reste lamentablement divisée.

« Le royaume des cieux, dit Jésus, est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ. Mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du blé... »

Tel est le tableau du monde réel : mélange de bon grain et d'ivraie. L'ivraie est, vous le savez, un genre de graminées qui se trouve mélangée aux céréales et y cause de grands ravages. L'ivraie mangée fraîche par les animaux domestiques les empoisonne. C'est bien l'image de l'humanité. Nous parlons souvent des « deux blocs ». Le regard de Dieu les discerne infiniment mieux que le nôtre, et probablement d'une manière tout autre. Mais la leçon contenue dans l'évangile n'est pas tant cette constatation des deux blocs, c.-à-d. de l'opposition entre le bon grain et l'ivraie, entre les justes et les impies, entre les « bons » et les « méchants », que la justification de la conduite souveraine de Dieu en face de ce fait. Beaucoup d'entre nous seraient d'accord avec les serviteurs qui demandent : « Voulez-vous que nous allions l'arracher, cette ivraie ? »

— « Non, répond le maître de la moisson, de peur qu'en en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le blé. »

Pour saisir toute la portée de cette parole, il faut comprendre qu'aux yeux de Dieu l'existence du mal dans le monde est utilisée par la Providence comme un moyen supérieur de réaliser le bien. Il est certain que les vertus des saints sont conditionnées en grande partie par la lutte qu'ils ont continuellement à soutenir contre les persécuteurs ou tout au moins contre les pécheurs.

Arracher l'ivraie, en ce sens, serait enlever à la sainteté sa principale auréole.

Mais la raison principale pour laquelle Dieu ne veut pas que l'on touche à l'ivraie, c'est que la justice suprême aura son temps. Dieu se rit de nos empressements et de nos impatiences parfois intéressées. Nous voudrions le voir intervenir au gré de nos calculs ou de nos désirs, dans les affaires humaines, pour y faire triompher le bien et pour y exterminer le mal. N'en doutons pas, Dieu aura le dernier mot. Le jour viendra. C'est ce jour qu'il appelle « le jour de la moisson ».

C'est alors qu'il dira aux moissonneurs, c.-à-d. aux anges exécuteurs de sa justice éternelle :

« Arrachez d'abord l'ivraie et liez-le en bottes pour la faire brûler, puis vous amasserez le blé dans mon grenier. »

* *

La liturgie nous a présenté deux tableaux : le tableau idéal de la famille chrétienne, groupée autour de Jésus-Christ et faisant tout avec lui, par lui et en lui, et le tableau réel du monde, où Satan, l'ennemi de Dieu, a semé de l'ivraie, du grain empoisonné. Il nous appartient, nous le savons, dans l'exercice de notre pleine liberté, d'être du bon grain de Dieu ou d'être de l'ivraie de Satan. Sachons mieux encore que la justice souveraine se fera un jour. Oui, il y aura un jugement ; le bon grain sera séparé de l'ivraie. Puissions-nous entrer dans « le grenier de Dieu », où le Maître de la moisson recueille le blé mûri au soleil de cette vie. Ainsi soit-il.

FETE DES SAINTES RELIQUES

EXEMPLE ET LEÇON D'ESPÉRANCE

Mes frères,

La fête des saintes Reliques répond à un triple sentiment religieux, qu'un catholique fervent ne saurait éliminer de son cœur : le souvenir des exemples du passé ; le devoir présent accompli avec confiance ; l'espérance de la résurrection glorieuse dans l'avenir. Nous méditerons sur ces trois pensées salutaires qui, je l'espère, vous montreront dans le culte des saintes reliques un moyen efficace de sanctification.

I. — *Souvenir des exemples du passé*

Dans son décret sur la vénération et les reliques des saints, le concile de Trente rappelle qu' « il faut vénérer les corps des martyrs et des autres saints parce qu'ils ont été autrefois les membres vivants du Christ et les temples du Saint-Esprit ». Les reliques, en effet, nous rappellent les exemples héroïques laissés par les saints auxquels elles ont appartenu, la gloire qui en rejaillit, non seulement pour eux-mêmes dans le ciel où ils ont reçu la récompense de leurs mérites, mais encore pour toute l'Eglise dont ils furent membres et dont ils ont contribué à faire resplendir la sainteté.

Aussi, dès les premiers siècles, le culte des reliques était en honneur. En Orient, les églises particulières se partageaient les corps des martyrs afin d'en avoir tout au moins une parcelle. Entendez à ce sujet Théodoret de Cyr :

« Les âmes des triomphateurs se meuvent à l'aise dans le ciel, mêlées au chœur des anges incorporels ; mais leurs corps ne sont plus cachés dans leurs tombeaux ; des villes et des villages se les sont partagés... Oui, le corps est divisé, mais la grâce reste entière : si petit et si menu que soit le résidu, il détient la même vertu que le martyr non partagé » (*Græc. affect. curatio*, ch. 8, *P. G.*, t. 88, col. 1012).

En Occident, S. Ambroise, à Milan, introduit l'usage romain déjà existant de ne consacrer les autels qu'avec des reliques de martyrs. Au souvenir des morts glorieux qui ont donné leur vie pour le Christ s'ajoute ici une pensée plus délicate, celle d'offrir le sacrifice de la messe — sacrifice du corps et du sang du Sauveur — sur les restes de ceux qui ont versé leur sang pour lui.

Cette pensée délicate nous montre que ce culte des reliques — culte du souvenir — nous ramène finalement au culte de Dieu. C'est pour Dieu, en effet, que les martyrs ont souffert et qu'ils ont donné leur vie ; c'est dans l'amour de Dieu que les saints confesseurs ont expiré, attendant la vie meilleure. En honorant leurs reliques, ce sont les saints eux-mêmes que nous honorons, tout comme, par affection pour un ami disparu, nous aimons ce qui lui a appartenu. Et si nous honorons les saints, c'est parce qu'ils sont les amis de Dieu et que les honorer c'est honorer Dieu lui-même, qui leur a donné la sainteté.

II. — *Devoir présent accompli avec confiance*

Le culte des reliques, culte des exemples du passé, engage notre imitation dans le présent. *Quod isti et istæ, cur non ego ?* dirons-nous avec S. Augustin : « Ce que ceux-ci ou celles-ci ont fait, pourquoi ne le ferai-je pas ? » Pour le faire, pour accomplir notre devoir comme les saints l'ont accompli, la grâce divine, sans doute, est nécessaire ; mais, pas plus qu'à eux, elle ne nous sera refusée. Et le souvenir des actes héroïques du passé doit nous donner cette conviction profonde que nous pouvons, que nous devons, nous aussi, devenir des héros de sainteté.

Bien plus, en contemplant, en vénérant les reliques des saints, nous trouvons, à leur vue, dans leur vénération, un motif nouveau de confiance. Ces reliques nous rappellent leurs corps qui furent pour eux un instrument de sainteté : c'est en soumettant parfaitement les mouvements de la chair aux aspirations de l'esprit, c'est même en mortifiant leur chair en esprit de pénitence que les saints ont pu demeurer fidèles à Dieu ; c'est en sacrifiant la vie du corps que les martyrs ont conquis leur couronne. Voilà la grande vérité que, pour notre conduite présente, le culte des reliques nous enseigne.

Mais ce n'est pas assez. L'honneur rendu aux reliques s'adresse aux saints eux-mêmes et, par là même, nous obtient les mêmes grâces que leur culte. Et nous voici replacés dans le grand courant catholique de la communion des saints, telle que nous l'a définie le concile de Trente :

« Les saints règnent avec Jésus-Christ ; ils offrent à Dieu des prières pour les hommes. C'est donc chose bonne et utile de les invoquer et de leur adresser nos supplications et, pour nous obtenir des bienfaits de Dieu par son Fils Jésus-Christ, N.-S., qui seul est notre Rédempteur et notre Sauveur, d'avoir recours à leurs prières, à leur aide et assistance. »

Et il est remarquable qu'à cette considération sur le culte des saints, le concile ajoute immédiatement son enseignement sur le culte des reliques. Sans doute, il le dit expressément, nous n'avons qu'un Rédempteur et Sauveur, N.-S. Jésus-Christ, mais pour aller à lui plus sûrement, l'intercession des saints nous est offerte et pour aller aux saints eux-mêmes d'une manière qui nous touche de plus près, l'hommage rendu à leurs reliques encore présentes au milieu de nous est d'une utilité incontestable.

III. — *Espérance en la résurrection future*

Voici le troisième sentiment que provoque en nos âmes le culte des saintes reliques. Ces ossements si humbles aujourd'hui et dépourvus de toute vie, sont destinés à reprendre leur place dans des corps glorifiés par la toute-puissance divine au jour de la résurrection des morts.

La liturgie des saintes reliques est presque toute entière fixée sur cette pensée consolante de notre résurrection future. L'introït rappelle que si les tribulations des justes sont nombreuses, Dieu finit toujours par les en délivrer : il veille sur chacun de leurs os, dont pas un ne sera détruit. — L'oraison est bien plus expressive encore : elle demande à Dieu d'accroître en nous la foi en la résurrection future, foi bien établie dans la résurrection glorieuse des cendres vénérées, foi destinée à affermir en nous l'espérance de notre propre résurrection. — Si l'épître, tirée de l'Ecclésiastique, se contente de rappeler la gloire immortelle de ceux dont les corps reposent dans la paix, l'évangile, du moins en certains diocèses, nous replace en face du dogme de la résurrection. Aux Sadducéens négateurs de ce dogme, le Christ rappelle que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. L'office des matines, dans le diocèse de Paris, évoque la grandiose vision d'Ezéchiel ; un champ rempli d'ossements arides qui, à la voix du prophète, se soulèvent, s'ajustent, reprennent nerfs, chair et peau, et revivent. Image du peuple d'Israël dispersé par les captivités et qui cependant se reformera pour se reconstituer. Image aussi, dans le lointain de l'avenir, de la résurrection des corps : « Ossements arides, je vous donnerai un esprit et vous vivrez ! »

« Louange au Père et au Fils, dirons-nous avec le poète Santeuil dans l'hymne des Laudes, louange à qui nous donne la foi en la résurrection ! Et pareille louange soit à l'Esprit-Saint par qui nous sommes devenus les temples de Dieu. »

* *

Nous ne pouvons mieux terminer cette méditation qu'en implorant Dieu avec les paroles que la messe des saintes Reliques met

sur nos lèvres après avoir reçu la sainte communion : « Nous vous en supplions, Seigneur, multipliez sur nous les effets de votre miséricorde, par cette nourriture sainte que nous avons reçue, afin que, comme nous nous réjouissons pieusement en la solennité de vos saints dont nous honorons les reliques, ainsi nous jouissions un jour, grâce à votre bonté, de leur société à jamais. » Ainsi soit-il.

NOCES D'OR SACERDOTALES

LA VIE DU PRÊTRE EST UNE VIE D'AMOUR

Chers et vénérés confrères,
Mes frères,

Pour beaucoup de nos contemporains, l'idéal de la vie terrestre s'identifie à une vie de famille heureuse, d'un bonheur qui, en un temps malheureusement révolu, n'allait pas sans la fécondité. Une formule un peu vieillotte mais expressive résume assez bien cet idéal, celle qui terminait les contes roses de notre enfance : Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants. Formule qui n'est, au fond, que la traduction du fameux verset de la Genèse exprimant la volonté du Créateur : « Croissez et multipliez-vous ! »

Le bonheur que rêvent et que s'efforcent de réaliser les humains en leur vie à deux n'est pas absent — cela va sans dire — de la vie de ceux que Dieu, par une grâce de choix, appelle à son service. Le bon sens populaire lui-même célèbre les *noces* d'un prêtre ; et la preuve en est visible en ce jour où autour de vous, bien-aimé confrère, pour fêter vos *noces d'or* et remercier Dieu de 50 années *de bonheur et de fécondité,* toute une couronne de prêtres et de lévites, tout un peuple en jubilation offrent avec vous le sacrifice d'action de grâces et s'unissent au triomphal *Magnificat* de la Reine du ciel et de toute la cour céleste.

I

Quid retribuam Domino ? « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? » chantait le Psalmiste (Ps. 115).

Ce *tout* est un tout exhaustif, si je puis puis dire, un tout qui rassemble tous les biens, un tout en dehors duquel rien ne vaut, ce tout que S. François d'Assise, dépouillé de toute créature, identifiait avec le Seigneur. « Mon Dieu, mon Tout ! »

Aussi, cher ami, je ne trahis aucun secret en livrant à cette foule qui vous entoure un fait qu'elle peut chaque jour contrôler de ses yeux : vous avez chanté tous les jours depuis plus de cinquante ans. Où trouver l'homme, le père, la mère de famille la plus comblée, qui chante tous les jours de sa vie ? Et vos cantiques, les Psaumes de votre Bréviaire, qui, grâce à une Providence maternelle et une loi non moins maternelle de l'Eglise, font de nous, prêtres, de perpétuels chantres de la bonté de Dieu, ont mis sur vos lèvres une quotidienne louange, une action de grâces permanente.

C'est donc tous les jours de votre sacerdoce que, dans une allégresse profonde, car les joies intimes sont les seules vraies, vous avez modulé le chant des noces divines, le chant de l'Amour. Je ne veux dire aucun mal de l'amour humain, qui est l'image, imparfaite certes, mais l'image de cet amour spirituel qui unit Jésus-Christ et les âmes. Mais nul ne peut contester que la réalité est plus enviable, plus parfaite, plus délicieuse que l'image.

Si quelqu'un se permettait d'en douter, qu'il médite cette parole divine, qui exprime la joie de ceux qui appartiennent au Seigneur (Ps. xv).

« Je dis à Dieu : Mon Seigneur, c'est toi ; mon bonheur n'est pas en dehors de toi. Elles se sont multipliées, les idoles après lesquelles on court... Je ne mettrais pas leurs noms sur mes lèvres.

Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice. C'est toi qui est mon lot pour toujours...

Je bénis le Seigneur qui m'instruit ; même pendant la nuit mon cœur m'exhorte à l'aimer.

J'ai mon Dieu continuellement avec moi ; c'est pourquoi mon cœur se réjouit et mon esprit exulte ; bien plus, ma chair, aussi, se repose dans la confiance... »

Il y a surabondance de joies en l'amour de Dieu et il y a délices pour toujours. Quel amour humain pourrait soutenir la comparaison avec un amour qui possède, qui atteint Dieu, la Bonté et l'Amour éternel ?

C'est un amour qui rassasie pleinement le cœur de l'homme, c'est un amour que les années, loin de les diminuer, amplifient et font grandir, de telle sorte que le prêtre à cheveux blancs redit chaque matin et avec plus de vérité encore qu'à l'aurore de son sacerdoce. « *Introïbo ad altare Dei...* J'irai à l'autel du Seigneur, au Dieu qui réjouit ma jeunesse. »

Amour qui rassasie. S. Augustin l'affirmait en une formule devenue sacrée, tellement elle a été redite et méditée comme une lumière divine : « *Tu nous as faits pour toi...* » Des laïcs eux-mêmes devinent et partagent, car l'Amour de Dieu est généreux infiniment, ce suprême bonheur du prêtre. « Oui, le prêtre, le vrai prêtre est payé par un immense amour » (F. Mauriac).

Immense amour, seul capable d'apaiser la faim immense du cœur humain, que Dieu a fait pour admirer l'Infini.

« Si vous connaissez votre cœur, a écrit l'abbé Perreyve, vous savez qu'il a besoin de Dieu ! Il a besoin, non seulement, de croire et d'espérer : c'est autre chose, c'est le tout qu'il lui faut !

Il a besoin de l'aimer, c.-à-d. de le posséder et d'être possédé par lui, de le contempler, de l'atteindre, de le toucher de toute la force et de tout l'élan de l'amour. »

Or, notre religion chrétienne a ce privilège de nous donner Dieu, Dieu en trois personnes, au plus intime de nos cœurs : « *Si quelqu'un m'aime, moi aussi, je l'aimerai, et mon Père l'aimera, et nous viendrons chez lui et nous ferons chez lui notre demeure.* »

Que des relations d'amour, de tendresse s'établissent entre le cœur du prêtre, pour cette vie d'union, et le « *doux Hôte de son âme* », rien n'est plus normal. Que, 50 années durant, cette délicieuse union ait enchanté ses jours, la joie et l'enthousiasme de ces noces d'or, « noces d'amour », le proclament ; et c'est justice et c'est vérité.

Amour qui grandit à la façon d'une flamme qui se nourrit et s'exalte de tout ce qu'elle rencontre.

« A partir du moment où l'amour de Dieu a touché une âme, dit encore Henri Perreyve, il faut qu'il grandisse, il faut qu'il croisse dans le cœur avec les années ; il faut qu'il devienne le centre de tout ce qui se passe en l'homme et que tout ce qui s'agite dans la destinée humaine serve à le fortifier et à l'agrandir !

Si ce sont les douleurs qui viennent, bénies soient les douleurs, pourvu que l'amour de Dieu s'en nourrisse ! Oui, ô Dieu de nos cœurs, profitez de nos luttes, de nos privations, de nos saints désirs brisés, de nos amertumes, de nos combats intérieurs et des brûlantes larmes qui tombent en secret sur vos pieds. Nous ne demandons pas mieux que de vous voir grandir dans nos chagrins, et de sentir que vous êtes le seul trésor que ne peuvent séparer de nous la colère et la jalousie des hommes.

Si c'est le bonheur et la joie qui nous viennent, si nous voyons à l'orage succéder la riante sérénité des jours heureux, ô Dieu, profitez alors de notre bonheur ! Que la félicité de notre vie se tourne en hymnes d'action de grâces pour vous. Que les joies de la terre nous inclinent à celles du ciel ! Que nous comprenions mieux que ce sera une ineffable douceur d'être éternellement heureux en vous ! Donnez-nous cet amour grandissant qui, à mesure que notre vie s'avance, rendra notre cœur plus semblable au vôtre ! »

Ainsi, cher ami, vous avez vécu d'une vie à la fois réjouie par le Dieu de tout amour et attristée par l'incompréhension des hommes ; mais je puis bien affirmer que la joie de Dieu a dominé, de sa plénitude, les misères de la terre, cette joie du Christ que « nul n'a pu vous ravir ». Ainsi votre sacerdoce a imité la mission terrestre de Jésus, Prêtre souverain, à la fois croix et martyre, puisqu'il venait en Victime, et inondée de joies divines dont la vision du Thabor nous a laissé la fugitive image. Ainsi vous avez mis tout votre cœur à réaliser le programme de l'Evangile des Béatitudes, de la Bonne Nouvelle du bonheur. C'est pourquoi vous avez su attirer à vous les âmes, qui ne se prennent qu'à l'appât du bonheur : « Suivez mes enseignements, car je suis jaloux et humble de cœur et vous trouverez le repos pour vos âmes. Mon joug, en effet, est doux et léger mon fardeau. » C'est l'amour qui le porte... à deux.

II

De la fécondité de votre ministère, votre modestie me reprocherait de tracer le tableau. Si S. Jean reçut l'ordre d'écrire : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur... car leurs œuvres les suivent », c'est évidemment parce que bienheureux sont, dès ce monde, ceux qui vivent dans le Seigneur, la mort n'étant que la confirmation de la vie, et leurs œuvres attestent la fécondité de l'amour.

Au jour même où vous avez reçu, où nous avons reçu l'honneur et la joie du sacerdoce, l'évêque nous a dit en nous revêtant de la chasuble : « Recevez le vêtement sacerdotal, qui signifie l'amour. »

Et votre vie s'est passée, en effet, à aimer les hommes, vos frères, en même temps que Dieu, à les aimer en Dieu, source de toute charité, à les aimer pour Dieu, à les aimer d'un amour surnaturel, d'un amour qui est lui-même don de Dieu et dépasse les possibilités de la nature créée. Habituellement les hommes qui aiment Dieu et les créatures les aiment avec le même cœur, certes, mais non du même amour. Dans le prêtre et dans les âmes qui mènent une vie sainte, la grâce transforme, surélève l'amour humain par l'influence de la charité qui vient d'en-haut. « J'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu. »

C'est pourquoi vous avez passé votre vie à partager avec vos élèves, puis avec vos paroissiens les trésors de votre intelligence et les richesses sans cesse grandissantes de votre cœur, tandis que votre main distribuait sans compter le Pain du Ciel et aussi, en toute occasion, le pain de la terre...

Vous avez été ce « serviteur fidèle et prudent que le Maître a établi intendant de sa maison, pour qu'il distribue à chacun sa part. »

Quelle immense famille ! celle même du Père céleste, « *familiam suam* ». Quelles incompréhensibles largesses votre cœur a versées, vos mains ont distribuées à tous les souffrants, à tous les fils de Dieu qui ne ferment pas obstinément leur cœur aux richesses qui tombent du ciel comme une ondée bienfaisante !

« Seigneur, dans ta force il se réjouit le roi, chante le Ps. xx, — dans l'Eglise, le prêtre a été fait roi, — et dans ton secours, combien grande est son exultation. Ce que son cœur souhaitait, tu le lui as donné, et le vœu de ses lèvres, tu ne l'as pas trompé.

Car tu l'as prévenu de douces bénédictions,
Tu as mis sur sa tête une couronne d'or...
Tu le fais rayonner d'éclat et de splendeur,
Tu en fais un objet de bénédictions à jamais.
Tu le combles de joie devant ta face. »

Lorsque meurt un bon prêtre, un bon curé, c'est un concert de louanges et de bénédictions qui s'élèvent de centaines, de milliers d'âmes qui le pleurent comme des enfants leur père : nul homme au monde n'est aimé autant que le prêtre. Il a ses enfants bien-aimés et qui lui rendent son amour. Même en notre siècle matérialisé, il est une couronne d'or, une couronne d'amour d'un prix inégalable, celle que place sur sa tête le Seigneur, à qui il a engendré une multitude de fiils et de filles, pour une vie éternelle.

Il a cru tout quitter, en renonçant aux joies légitimes de la famille, à l'aurore de sa jeunesse. Et voici que le Seigneur a réalisé splendidement sa promesse : « Celui qui, pour me suivre, aura quitté son père, sa

mère, ses enfants, son épouse, ses biens, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. »

Il est, en effet, une génération spirituelle pour la vie de la grâce, comme il est une génération d'ordre charnel pour cette vie temporelle. Et si l'honneur de celle-ci est grand, parce que « toute paternité vient de Dieu », que « les cités charnelles sont le corps de la Cité de Dieu », la gloire de donner la vie aux âmes, la vie divine, l'emporte de toute la prééminence de l'éternel sur ce qui se passe.

S. Augustin louait jadis sa mère, Ste Monique, de ce qu'elle lui avait donné deux fois la vie, une première fois lorsqu'elle le mit au monde, une seconde fois, lorsque par ses prières et ses larmes elle obtint de Dieu pour son fils la naissance à la grâce.

Avec quelle abondance le prêtre peut-il donner la vie aux âmes. Dieu seul le sait ! Son union à Jésus, foyer d'amour et source de vie pour le monde, est une sorte d'enfantement perpétuel des âmes : son amour, ses joies, ses douleurs aussi sont la mystérieuse préparation de vies nouvelles, l'appel quasi infaillible de grâces qui, au jour voulu par la Providence, remueront jusqu'au fond des âmes pécheresses et feront monter aux yeux les larmes du repentir.

Des milliers d'enfants et d'adultes baptisés ! Les âmes réconfortées, absoutes de leurs péchés, nourries du Corps et du Sang du Christ, préparées à un bonheur chrétien par la grâce du mariage, fortifiées et paisibles pour le suprême passage, c'est par milliers que Dieu les a inscrites sur le grand Livre qui sera ouvert au dernier jour pour la gloire du sacerdoce.

L'une des plus douces et des plus bienfaisantes prérogatives du prêtre est de continuer ici-bas l'œuvre du Messie qui fut l'œuvre du salut : ouvrir les yeux des aveugles, l'oreille des sourds, délier la langue des muets, délivrer de leurs chaînes les paralytiques et les infirmes et tous ceux qu'opprime le mal ; faire luire aux yeux des humains quelques rayons et, si possible, toute la splendeur de la Lumière qui éclaire sa vie, toute la plénitude de joie qui enchante son cœur. Est-il mission plus belle, plus nécessaire au monde, plus digne d'un universel *Magnificat ?*

Mais, le prêtre est prêtre pour célébrer la messe. Le sacerdoce a été établi pour les hommes, afin que le prêtre offrît pour la rédemption des péchés les dons et les sacrifices de l'humanité, rassemblés dans l'Hostie sainte. La messe est pour le prêtre le lever quotidien du soleil divin. L'Hostie levée entre ses mains brille, aux yeux de la foi, de tous les feux du plus pur des soleils : elle est la Lumière qui éclaire tout homme, en venant en ce monde, la Lumière qui illumine, dans les ténèbres de notre monde, tous les yeux qui rejettent les œillères du matérialisme et de la sensualité. C'est du Cœur vivant du Christ, en l'Hostie que coulent, comme un fleuve de vie, cette joie intime, pleine et grandissante, cette fécondité à nulle autre pareille qui font une vie royale à l'homme de Dieu. Le prêtre est si uni à l'Hostie que sans elle il ne serait pas et que sans lui elle ne cesserait d'éclairer et de vivifier le monde : alors, ce serait vraiment la fin du monde !

« Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, il réjouit l'Eglise, il procure aux vivants des secours, aux âmes du purgatoire la délivrance et se rend lui-même participant de tous les biens » *(Imitation).*

* *

La fin du sacerdoce catholique (ce qu'il est impossible de supposer) serait la fin du monde. La raréfaction des prêtres, qui est le but poursuivi par les ennemis de Dieu, est pour le monde une douloureuse menace, pour notre France et notre diocèse une cause d'affaiblissement moral et de réel danger.

Ah ! daignez, Seigneur, par l'intercession de Marie, Reine des Apôtres, susciter, du sein des familles catholiques de nos paroisses, les adolescents chastes, intelligents et pieux, aptes à continuer votre mission. Faites que, dociles à votre grâce, ils répondent d'un cœur droit et généreux à votre appel divin, prêts au labeur, au dévouement, au sacrifice, pour la gloire de Dieu et le salut de leurs frères ! Ainsi soit-il.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CIII

Le luthéranisme hors de l'Empire

Suisse. — Bientôt la Suisse fut gagnée par l'hérésie de Luther. Comme en Allemagne la Réforme fut provoquée par des causes intellectuelles, religieuses, politiques et sociales.

* *

Causes « intellectuelles ». Voisine de l'Italie et de l'Allemagne, la Suisse devait subir rapidement l'influence humaniste. Dès le début du XVI[e] siècle, les lettres grecques et latines y étaient déjà en grand honneur. Bâle, la plus florissante alors des cités, possédait une Université fréquentée par de nombreux étudiants, où enseignaient des maîtres de valeur. L'imprimeur Hans Froben y éditait les œuvres de Luther. Enfin l'humaniste le plus illustre de l'époque, Erasme, y vint en 1516 et, à partir de 1521, il y séjourna presque sans interruption, jusqu'à sa mort en 1536. Autour de lui, s'assemblaient des amateurs de belles-lettres, parmi lesquels Œcolampade, moine apostat de St-Sauveur, dont nous parlerons.

2° Causes « religieuses ». Ce sont, en Suisse, les mêmes abus qu'en Allemagne. Dans tous les milieux s'élevaient de très vives critiques contre l'Eglise et le clergé dont les mœurs étaient loin d'être irréprochables. De plus, les principes les plus subversifs y étaient répandus non seulement par les jeunes gens qui faisaient leurs

études à l'étranger, mais aussi par les hérétiques de tous les pays : partisans de Wiclef, de Jean Huss, de Luther, qui venaient chercher un refuge sur son sol hospitalier.

3° Causes « politiques et sociales ». Si la Suisse n'avait pas, comme l'Allemagne, des princes sans cesse en lutte contre l'autorité de l'empereur et du pape, elle avait par contre une bourgeoisie puissante, nombreuse, indépendante qui aspirait à secouer le joug de ses évêques qui, eux-mêmes, étaient placés sous la juridiction de métropolitains étrangers. La Suisse possédait, en effet, six évêchés, sans métropolitain. Constance et Coire dépendaient de Mayence, Bâle et Lausanne de Besançon, Côme, d'Aquilée, port de l'Adriatique, et Sion était exempte depuis Léon X.

* *

La Suisse allait trouver son Luther dans Ulrich Zwingli. Il était le contemporain de Luther. Il était né le 1er janvier 1484 et Luther le 10 novembre 1483. Ordonné prêtre en 1506, il fut d'abord attaché à la paroisse de Glaris, puis il fut nommé curé de N.-D. d'Einsiedeln, où il devait rester deux ans de 1516 à 1518. Il prêcha contre le culte de la Vierge et les pèlerinages. Puis, chassé de sa cure, il passe à Zurich où il réussit à se faire accepter comme prédicateur de la cathédrale ; ce fut un vrai désastre. Il y prêcha la Réforme, au lieu de se la prêcher à lui-même. Il enseigna le dogme luthérien de la Bible, seule autorité en matière de religion. D'où les conséquences suivantes :

a) Bible, individuellement interprétée, seule règle de foi ; b) justification par la foi seule ; c) péché originel réduit à une simple inclination au mal ; d) pas d'autres sacrements que le baptême et l'Eucharistie, l'un et l'autre d'ailleurs simples symboles de la grâce ; e) pas d'indulgences, de vœux, de purgatoire, de hiérarchie ni de sacerdoce.

Comme Luther, il se maria ; puis il eut recours à la violence pour imposer sa doctrine.

Grâce à l'appui que lui prêtait la majorité du conseil de la ville, le canton de Zurich reçut le nouveau culte, de gré ou de force. Bientôt, comme en Allemagne, ce schisme religieux entraîna la formation de « ligues politiques ». En 1527, Zurich contracta avec Constance une alliance à laquelle Bâle — entraînée dans le mouvement par le moine apostat Œcolampade, qui lui aussi se maria, — Berne et d'autres cantons adhérèrent l'année suivante. Les cantons restés catholiques, tels que Lucerne, Fribourg, Uri, etc. s'unirent à leur tour. Comme en Allemagne, cette formation de deux lignes adverses — comme plus tard également en France — devait fatalement conduire à la guerre. Lorsque les partisans de Zwingli chassèrent l'abbé de St-Gall et coupèrent les vivres aux cantons catholiques, ceux-ci prirent les armes. Les Zwingliens furent battus à Cappel, près de Zurich, le 11 octobre 1531. Zwingli et sept prédicants furent tués dans le combat. Une nouvelle victoire le 24 octobre mit fin au conflit.

Une convention eut lieu à Glaris qui instaura en Suisse le même régime qu'en Allemagne : « cujus regio illius religio ». Dans les cantons passés entièrement à la Réforme, comme Zurich, Berne, Bâle, Schaffouse, le catholicisme ne put s'implanter de nouveau, de sorte que la Suisse se partagea en deux confessions religieuses.

* *

Les Etats scandinaves. Dans ces Etats, l'introduction de la Réforme fut amenée par les mêmes causes que partout ailleurs, et tout particulièrement par l'appât de « fructueuses sécularisations ». La révolte luthérienne gagna les Etats scandinaves à la faveur des luttes politiques entre le Danemark, la Suède et la Norvège. Gustave Wasa (1528-1560) se fit proclamer roi de Suède en 1523, en soutenant son pays contre le roi de Danemark, et il adhéra en même temps au luthéranisme qu'il imposa à ses sujets. Ce fut bientôt le tour de la Finlande. En 1556, les biens du clergé furent confisqués et le culte catholique interdit au Danemark et en Norvège. L'intolérance contre le catholicisme n'a cessé qu'à la fin du XIXe siècle.

L'Islande. — Bien que sous la domination du Danemark, elle résista longtemps. Mais, découragée par le supplice de son évêque, elle céda peu à peu et les doctrines luthériennes y prévalurent à partir de 1551.

* *

Genève. — Il convient de réserver une mention spéciale à Genève, ville qui dépendait du duc de Savoie, dont elle cherchait à secouer le joug. La ville, en grande partie catholique, était mûre pour la Réforme par de longues rivalités avec ses ducs. Des compétitions politiques entre, d'une part, le duc de Savoie et l'évêque et, d'autre part, la bourgeoisie génevoise, provoquèrent une révolution dans laquelle Guillaume Farel, le prédicant envoyé par Berne pour introduire la Réforme, fit chasser l'évêque, abolir le catholicisme pour adopter la doctrine des « Huguenots » (Eidgenossen : confédérés) de Berne et de Zurich.

La ville était en proie au désordre moral. C'est alors que, comme par hasard, hasard malheureux, apparut Calvin. Chassé de France, il va jouer à Genève un rôle de premier plan. Lorsqu'il s'établit à Genève en 1536, il n'avait encore que 27 ans. Il était né dans un climat tout ecclésiastique, le 10 juillet 1509, à Noyon, vieille cité picarde qui était alors la capitale du Vermandois. Pendant deux ans, Calvin va s'appliquer à diriger les mœurs des Génevois, aussi bien que le culte. Il se montrera autoritaire, rigide, inflexible. C'est alors que le 23 avril 1538 il fut chassé ainsi que le pasteur Farel. Retiré à Strasbourg, il s'y maria le 10 août 1540, avec la veuve d'un anabaptiste, laquelle mourut pieusement le 29 mars 1549 en demandant de prier pour elle. Calvin sollicité par les Génevois de leur revenir se fit prier, posa ses conditions et, finalement, reparut à Genève le 13 septembre 1541. Désormais, il est le maître de la cité et y règne en tyran. Dur pour lui-même, vivant de son seul traitement de professeur de théologie, il menait la vie la plus simple et la plus occupée. Il imposa la plus stricte discipline à tous les habitants de Genève. Les repas et les vêtements furent réglementés minutieusement.